

Mise au point johannique (Jn 1.3-4)

De la ponctuation dépend souvent le sens : s'il veut comprendre, le lecteur cherche diligemment où se trouvent point et virgule. Hélas ! les scribes des temps bibliques ne les indiquent pas toujours, et les manuscrits les plus anciens juxtaposent les mots sans autre assistance. Il arrive que plusieurs options – plusieurs ponctuations – soient envisageables, et le Prologue du IV^e Évangile, dans son premier paragraphe, offre l'un des cas les plus débattus parmi les spécialistes.

On peut lire de deux façons, A et B, les versets 3 et 4 (Jn 1), ce qui donne (avec une traduction ultra-littérale) :

A) Tout par lui est advenu, et sans lui n'est advenue pas une chose. Ce qui est advenu en lui était vie, et la vie était la lumière des hommes.

B) Tout par lui est advenu, et sans lui n'est advenue pas une chose qui est advenue. En lui était vie, et la vie était la lumière des hommes¹.

L'alternative concerne les deux derniers mots du verset 3, *ho gégonen*, « ce qui est advenu », qu'on peut rattacher à ce qui suit (solution A) ou à ce qui précède (solution B). Il faut souligner que la forme verbale n'est pas la même que les précédentes, traduites, faute de mieux, de façon semblable en français, « est advenu » : en effet, c'est un parfait et non plus un aoriste (de *ginomai*, devenir, advenir, commencer à exister). F. Godet, dans son grand commentaire, arguë de ce parfait pour traduire « des choses qui sont là » ; sans aller aussi loin, nous proposerions « qui ont commencé d'être », « qui ont reçu l'existence ». Il n'y a

1. André FEUILLET, « Prologue du Quatrième Évangile », *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VIII, fasc. 44 (1969), cols. 627s., dans son beau traitement de notre sujet, commente également un troisième découpage : « ... sans lui n'est advenue pas une chose qui est advenue en lui. Était vie... » ; mais cette solution peu attrayante n'a pas reçu grand accueil, et nous pouvons la laisser de côté. Signalons que FEUILLET dit sa dette à l'égard d'une étude du P. LAMARCHE, dans la revue *Recherches de Science Religieuse*, 1964.

pas *redondance* dans l'addition des deux mots.

La lecture A, qui place le point *avant* ces deux mots et les relie à la suite (v.4), correspond au choix de la dernière édition du Nouveau Testament grec (Nestle-Aland²⁷, *Greek New Testament*). La Bible de Jérusalem l'adopte, dans sa première édition (1956), « De tout être il était la vie », traduction élégante mais un peu libre, et la dernière (1998), « Ce qui fut en lui était la vie » (*fut* n'est pas très heureux pour le parfait, qui affirme, ainsi qu'y insiste Godet, l'existence *présente*). C'est aussi le choix de la New English Bible et de plusieurs commentateurs. Un article du grand critique textuel Kurt Aland dans la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* (1968) en a, dans ce sens, influencé beaucoup.

Des éditions antérieures du Nouveau Testament grec (Nestle) se prononçaient, au contraire, pour le découpage B, et de nombreuses versions font de même : la famille des versions Segond, la T.O.B., le Semeur, la New International Version avec la plupart des versions anglaises, dans la tradition de la Vulgate¹. De nombreux commentateurs font de même, de Godet à F.F. Bruce². Ce dernier suit l'autre grand maître de la critique textuelle, Bruce M. Metzger (de Princeton), qui plaide vigoureusement contre l'option d'Aland³.

Nous exposerons les arguments principaux qui s'échangent et nous ferons part d'une découverte que nous avons faite et qui fournit un argument supplémentaire considérable. (Il n'est pas question pour nous, bien entendu, d'exciser cavalièrement les deux mots sur lesquels porte le débat, comme Louis Bouyer a cru pouvoir le faire⁴ !)

Historiquement, la majorité des écrivains, hétérodoxes (gnostiques) aussi bien qu'orthodoxes, dans les premiers siècles de l'Église, adoptent la ponctuation A. Feuillet, après Lamarche, avertit cependant que « beaucoup d'auteurs ont hésité entre les coupes A et B », et il nomme entre autres Théodore de Mopsueste, Eusèbe de Césarée, Grégoire de Nysse, parmi les plus anciens⁵. H. Alford cite

1. Sauf pour l'édition dite Sixtine, de 1590 ; les autres éditions de la Vulgate choisissent B, bien qu'elles se contentent d'une virgule à la fin du verset 3. À propos des versions, dans la mesure où la rétroversion sémitique présente toujours un certain intérêt, nous signalons que les trois versions différentes du Nouveau Testament en hébreu que nous possédons suivent toutes trois le découpage B.

2. *The Gospel of John*, Basingstoke, Pickering & Inglis, 1983, p. 32s.

3. Dans son précieux *A Textual Commentary on the Greek New Testament*, Londres & New-York, United Bible Societies, 1971, p. 195s.

4. *Le Quatrième Évangile*, Tournai, Casterman (Maredsous), 1963⁵, p. 37 n.1, qui prétend du fragment en cause qu'il « n'a aucun sens en grec ».

5. *Op. cit.*, col. 627.

aussi dans son appareil critique, pour B, Ignace d'Antioche et Cyprien. Quant aux manuscrits, Alford classe le codex Alexandrinus du côté A, « apparemment », mais Aland et Metzger s'accordent pour estimer qu'on ne peut rien dire, comme pour les autres manuscrits anciens, les papyri P⁶⁶ et P⁷⁵, le Sinaiticus et le Vaticanus¹. La Peshitta, témoin non négligeable, choisit B. Feuillet hasarde la conjecture, à partir des témoignages d'Irénée sur les valentiniens et d'Hippolyte sur les naasséniens, d'une origine gnostique de la coupe A, le *ho gégonen* qui était vie désignant les « éons » de la gnose²; ce qui lui enlèverait de son crédit. L'avantage reste assez nettement à la coupe A (majorité patristique), mais n'a rien de contraignant.

Grammaticalement, aucun des deux découpages n'est exempt de difficulté. La solution B implique une irrégularité : au lieu de *ho* (nominatif) on attendrait *hôn* (génitif pluriel) ; on peut simplement répondre que Jean prend parfois des libertés avec la règle. La solution A, comme Godet et Feuillet le font valoir, s'accommode mal de l'imparfait *était* au début du verset 4 : après le parfait, c'est le présent qu'il faudrait, et l'imparfait *était*, dans le début du prologue, suggère la préexistence éternelle. En outre, observe Alford, Jean ne construit pas le verbe *ginomai* (*gégonen*) avec « en lui ». Il note aussi, relayé par Metzger, qu'il est bien dans les habitudes johanniques de commencer une phrase par « en lui », ce qui correspond à la solution B³. Sur le terrain grammatical, A et B semblent bien faire « match nul ».

Exégétiquement, on accuse B de redondance ; mais, si l'on note la nuance du verbe au parfait, la répétition n'est pas oiseuse ; elle est au contraire pleine de sens, conforme à la massivité coutumière des insistances de l'évangéliste. La lecture A paraît très difficile : à la rigueur, on comprendrait que Jean affirme des créatures (ce qui est advenu) qu'elles « avaient la vie » mais non pas qu'elles *étaient* vie (Godet souligne que l'expression « avoir la vie » est familière à l'évangéliste ; Feuillet que la vie, dans le contexte, n'est pas seulement la vie biologique). Des tenants de la coupe A ont senti cette difficulté et, comme

1. FEUILLET, *ibid.*, classe P⁶⁶ et P⁷⁵ du côté de la coupe A, mais Aland et Metzger ne le font pas : pour P⁷⁵, c'est le fait seulement d'une correction plus tardive ; de même pour le Sinaiticus, le correcteur (°) indique A mais non pas la première main.

2. FEUILLET, *ibid.*, col. 628, qui donne les références suivantes : pour Irénée, *Adv. Haer.* I,1,18, et pour Hippolyte, *Elenchos*, V,16,12-14. Nous ne les avons pas retrouvées dans notre édition (anglaise), le passage d'Irénée étant situé en I,8,5 pour nous et celui d'Hippolyte en V,3, proche du début.

3. ALFORD cite Jn 13.35, 15.8, 16.26 puis 1 Jn 2.3,4,5, 3.10,16,19,24 et 4.2, suivi par METZGER avec « etc. ».

Cyrille d'Alexandrie, ont cherché à prendre les mots autrement, mais leurs tentatives sont trop contournées pour convaincre, « le passage reste gauche et opaque, de façon intolérable »¹. Si l'on privilégie le sens, il faut donner un fort avantage à la ponctuation B.

La préférence des Alford, Godet, Feuillet, Metzger, avec leurs arguments, n'a guère besoin de soutien supplémentaire, mais si quelqu'un hésite encore, voilà qu'un phénomène du texte peut faire pencher la balance ! A notre connaissance (ou à notre ignorance), personne ne l'a fait remarquer, bien qu'il soit remarquable. Il s'agit d'un phénomène numérique révélant l'intention de l'auteur (lié, peut-être, à l'imitation du début de la Genèse). La première proposition (v. 1ab) compte, dans le grec original, *douze* mots ; la deuxième ligne (v. 1c et 2), également douze mots ; la dernière proposition (v. 5), douze plus un, cette addition d'une unité marquant peut-être la clôture du paragraphe. *Si l'on adopte le découpage B*, la troisième phrase (v.3) compte aussi douze mots, de même que la quatrième (v. 4). Cette égalité numérique, qu'on peut difficilement attribuer au hasard, est détruite par la ponctuation A. Voilà qui paraît authentifier finalement la ponctuation B.

Pour que le lecteur puisse vérifier, nous achevons par la traduction ultra-littérale du paragraphe en mettant entre crochets les mots qui rendent un seul mot grec :

Au principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu (12 mots),
et le Verbe était Dieu. [Celui-ci] était au principe auprès de Dieu (12 mots).

Tout par lui [est advenu], et sans lui [n'est advenue] pas [une chose] qui [est advenue] (12 mots).

En lui était vie, et la vie était la lumière des hommes (12 mots),
et la lumière dans la ténèbre brille, et la ténèbre ne l'[a pas saisie] (13 mots).

Henri BLOCHER

1. METZGER, *op. cit.*, p. 196 n. 2.